

LEONARD COHEN

PARASITES DU CIEL

POEMES CHOISIS 1956-1966

traduits par Jean-Yves Cadoret

(extraits)

Mis en ligne le 12 janvier 2017
Dernière mise à jour le 27 octobre 2022

TU ES DONC DE CES VEGETARIENS
UN PARAGRAPHE DANS LA BIBLE SUFFIT A DIRE DES GENERATIONS*
UNE NUIT J'AI BRULE LA MAISON QUE J'AIMAIS
NOUS VOICI A LA FENETRE
Ô AMOUR EMPIETE SUR CETTE TERRE ETRANGERE*
JE ME DEMANDE SI MON FRERE UN JOUR LIRA CES MOTS
JE TE VOIS SUR UN MATELAS GREC
SUZANNE PORTE UN MANTEAU DE CUIR
DES AMIRAUX SEXUELS AU DESEPOIR
CES DEUX-LA S'ENDORMAIENT ENSEMBLE
ENCORE UNE FOIS SURPRIS A IGNORER SANS HONTE LES CYGNES
LE PORT ETAIT LA, ENCOMBRE DE NAVIRES BLANCS
IL BOITAIT
ON M'ENTEND TROP QUAND TU N'ES PAS LA
QUELQUE PART DANS MA SALLE DES TROPHEES
J'AI LONGTEMPS CONTEMPLÉ LA GRANDE VILLE
J'ETAIS DEBOUT SUR LES MARCHES
LA NEIGE TOMBE
JE SUIS L'OINT DES DIRECTIONS
CES CARNETS DE NOTES, CES CARNETS DE NOTES !
Ô MON SANG REVENDIQUE-MOI S'IL EST UNE HISTOIRE
DANS LES AMANDIERS LES CITRONNIERS*
SUZANNE T'EMMENE*
LE VENT M'A VETU CE MATIN-LA*
J'AI MIS LE PIED DANS UNE AVALANCHE

Les cinq poèmes marqués d'un astérisque ont été lus par Stanislas Netter dans le cadre du spectacle du [Trio Kether](#), « Leonard Cohen, it's au revoir », créé à Aix-en-Provence le 13 juillet 2022 à l'occasion de la publication de l'essai éponyme de Laurent Cohen ([Editions de l'improbable](#), octobre 2021).



Kether
כתר

Leonard Cohen, it's au revoir

Exposition
photographique
13/07/22 - 16/07/22

**Concert
lecture musicale**
poèmes de Leonard Cohen 13/07/22 - 20H €

organisé par la Non-Maison
Au Mas des Écureuils
1170 Petite Route des Milles - Aix-En-Provence
Réservation : 04 42 24 40 48
Tarif adultes : 25 €
Tarif étudiants / enfants : 10 €

KETHER / Collection Dominique Boile
Sandrine Saporta : voix, claviers, visuels
Stanislas Netter : clarinette
Laurent Cohen : guitares

TU ES DONC DE CES VEGETARIENS
qui se nourrissent de roses
Est-ce là le message
de tes Perdants Magnifiques

1965

UN PARAGRAPHE DANS LA BIBLE SUFFIT A DIRE DES GENERATIONS, une trahison prend une phrase, et la création du monde une page. Je n'ai jamais pu repérer la dynastie qui comptait dans le lot, il faut avoir le front brillant pour ça, ou pour choisir dans le réseau hargneux des évidences quotidiennes les reniements et les fidélités. Qui peut choisir l'olivier dont l'histoire aura besoin pour abriter ses amoureux, quel arbre de l'immense verger leur donnera la seule vie des branches et du ciel capable de déchaîner leurs baisers. Seules deux personnes brillantes le peuvent, qui vont droit entre les racines pour s'y étendre. Pour ma part, je décris le verger tout entier.

UNE NUIT J'AI BRULÉ LA MAISON QUE J'AIMAIS,
Elle éclairait un cercle parfait
Dans lequel j'ai vu des mauvaises herbes et des pierres
Au-delà – rien.
Certaines créatures de l'air
Effrayées par la nuit
Surgissaient pour redécouvrir le monde
Et périssaient dans la lumière.
A présent je vogue de ciel en ciel
Et toute la noirceur chante
Contre le bateau que j'ai fait
De mes ailes mutilées.

1961

NOUS VOICI A LA FENETRE. De grandes gerbes de pluie déliées parcourent la montagne, le vent défile dans l'herbe argentée. Longtemps j'ai cherché à donner un nom à la liberté, mais aujourd'hui ma liberté a perdu son nom, comme une chambre d'étudiant qui voyage dans le matin la lampe encore allumée. Comprenne qui pourra : tout acte possède une liberté qui le définit. Quelque chose m'ordonne à présent de penser aux mauvaises herbes, de me prosterner devant les puissantes mauvaises herbes qui ont poussé cette nuit, vertes et mouillées, les blanches racines filiformes qui prennent leurs ordres à la loterie des tubercules dans le cerveau de la boue, la surface perméable du monde. Saviez-vous que le cerveau se développait à partir d'un repli de l'épiderme ? Le saviez-vous ? Rubans de soie qui tombent, longue ride des rivières en travers du visage de la montagne, univers d'herbe et de câbles. La liberté a accroché son nom au porte-manteau du style dont arrivent les choses. Arbres droits, bobines de mauvaise herbe, écheveaux de pluie voyageurs qui flottent entre des replis de la montagne – nous voici à la fenêtre. Etes-vous prêts à présent ? Puis-je moi-même me congédier ? Puis-je m'embraser du feu de la mélancolie ? Frères, que je vois tous à vos fenêtres, nous sommes le style de tant de passion, nous sommes l'ordre du style, nous sommes le style pur appelé à l'enchantement d'un repli du ciel.

Ô AMOUR EMPIETE SUR CETTE TERRE ETRANGERE
Comme une rivière de sang noir
Imprègne d'une tache de couleur vive
Les dérives lépreuses du sommeil d'hiver
Silence sois mon désert
Que j'y apprenne au maître
Comme mes héros le faisaient
La discipline visionnaire
Puis emmène-moi jusqu'aux rivages
Des lacs auprès desquels nous avons dormi
Que j'y perde avec grâce
Les pins dans la brume du petit matin

1959

JE ME DEMANDE SI MON FRERE UN JOUR LIRA CES MOTS. Nul doute qu'il les répudiera, gentiment j'espère, il dira peut-être que n'avons fait que dire la mer, la machine à rêve, l'œil de verre et ainsi de suite, mais même si c'est vrai, il vaut mieux n'en rien dire. Aujourd'hui je pourrais lui confier quelque chose que je ne savais pas lorsque je vivais près de lui, que c'est un luxe d'être capable de laisser les choses se faire sans les dire, un luxe dont très peu profitent. Les enfants du vent et de l'eau n'ont nul besoin de projeter ce que sait leur sang, mais combien sont-ils capables d'en maîtriser l'économie, combien sont-ils condamnés à griffer et écorcher le monde de mille façons différentes pour simplement tenter de le relier à leurs vraies vies. Les héros et les presque-héros, les enfants oints qui ont atteint les constellations qui leur étaient promises, peuvent se passer d'implorer le monde horizontal avec des mots et des métaphores pour les organiser, mais je n'ai pas leur balancier, combien le peuvent, je ne suis pointé sur rien, je ne suis pas près de m'élever vers ma gloire, je ne peux que tâtonner parmi mes longes, je dois négocier pour l'amour que j'obtiens, en-dehors de ma brève histoire personnelle aucune passion ne me déploiera, personne ne m'a réclamé, je ne peux que m'en remettre à moi-même dans la misérable politique de monsieur-tout-le-monde, et implorer les dieux pour prouver qu'ils n'existent pas, à la façon dont mon frère et moi avions l'habitude de couvrir de nuages les vitres en soufflant dessus pour pouvoir y dessiner avec nos doigts. Il dessinait des profils que j'affublais d'yeux compliqués, et personne ne nous demandait de décider lequel de nos efforts comptait le plus.

JE TE VOIS SUR UN MATELAS GREC
occupé à lire le Livre des Mutations,
l'air sent le sucre candi libanais.
Sur le mur blanchi à la chaux je te vois
construire un nouvel hexagramme
en réponse à l'éternelle question :
comment peut-on être libre ?
Je te vois curant ta pipe
avec l'épingle à cheveux
souvenir d'une nuit d'innocents.
Je vois l'Œil du Malin en plastique
épinglé à ton maillot de corps.
Encore une fois tu jettes la pièce,
encore une fois tu lis
comment ton éternelle question
a bouleversé les continents.
Es-tu allé dans l'Himalaya ?
As-tu rendu visite à ce moine du New Jersey ?
Je n'ai jamais répondu à tes lettres.
O Steve, tu te souviens de moi ?

1963

SUZANNE PORTE UN MANTEAU DE CUIR.
Ses jambes sont assurées par de nombreux ponts brûlés.
Ses mollets sont pleins comme des spinnakers
Dans un courant violent, ils suivent la musique
Mieux que le plus attentif des auditoires.
Suzanne porte un manteau de cuir
Parce qu'elle n'appartient pas à la population civile.
Elle ne descend jamais Sainte-Catherine par hasard
Parce qu'à chaque pas elle doit racheter
Les foules du club de foot et patrouiller dans le champ
Des énormes grêlons qui n'ont jamais fondu,
Je veux parler du cimetière.
Debout ! debout !
Suzanne passe.
Elle porte un manteau de cuir. Elle ne s'arrêtera pas
Pour bander les fractures entre lesquelles elle marche.
Il lui est interdit de s'arrêter, il lui est interdit
D'avoir sur elle de l'argent.
Beaucoup travaillent dans la charité
Peu servent le lilas
Peu soignent avec de la brume.
Suzanne porte un manteau de cuir.
Ses seins soupirent après le marbre.
La circulation s'arrête : les gens tombent
De leurs voitures. Aucune de leurs pensées les plus baveuses
Ne sont assez sauvages
Pour construire la ville de cristal pleine de fourmis
Qu'elle ferait voler en éclats au son de ses pas.

1963

DES AMIRAUX SEXUELS AU DESESPOIR
se sont emparés de la rue Sainte-Catherine
Dans mon pyjama nu
je les ai conduits à travers le passage secret
Des étagères de gens en escalier
nourrissent leurs transistors
Ils ont laissé entrer la nuit
dans leurs chemises ouvertes
trois bouts de sein à la fois
Qui a allumé cette étoile noire
à coups de jus inflammables des profondeurs
et transformé mon épine dorsale
en plainte de ligne à haute tension
Ecoute ceux
à côté de qui je suis assis
Barrés par les rêves collants
de garçons de cabine aux cheveux gominés
les bateaux dans une nuit de confiture de rose
s'insinuent dans les maisons et les lits blancs
Hélène quittera sa famille ce soir
Elle fera le mur
pour le seul salut de l'amour
Mon épine dorsale gémit comme une sirène
mais personne ne bouge
L'étoile noire a coulé ses rayons
elle nous contrôle comme une voile
Le temps d'une vie gens de l'escalier
nous dérivons ensemble
Il n'y a rien en magasin
pour l'armada condamnée des marches de bois
qui fument dans le doux feu noir
de son crime de ses promesses
de sa royale impatience crue

Juillet 1964

CES DEUX-LA S'ENDORMAIENT ENSEMBLE

presque toutes les nuits
l'un rêvait de boue
l'autre d'Asie
le premier allait voir un zeppelin
l'autre Nijinski
Ces deux-là s'endormaient ensemble
l'un rêvait de côtelettes
l'autre de sénateurs
Ces deux-là s'endormaient ensemble
et c'était deux voyageurs
Leur long mariage
dans les ténèbres
Leur sommeil était vieux
les voyageurs étaient vieux
l'un rêvait d'oranges
l'autre de Carthage
Deux amis endormis
leurs années prisonnières du voyage
Bonne nuit mon chéri
disaient-il quand les vagues du rêve disaient bonsoir
l'un voyageait sur la pointe des pieds
l'autre fendait l'eau
le premier allait assister à une partie d'échecs
l'autre entrait dans une baraque de foire
ils s'en revenaient toujours
attendre la venue du jour
L'un craquait des allumettes
l'autre escaladait une ruche
l'un vendait un écouteur
l'autre tuait un Allemand
Ces deux-là s'endormaient ensemble
leurs sommeils quittaient ensemble
la table d'opération
l'un rêvait d'herbe
l'autre de soleil
l'un marchandait pas mal
l'autre était un bonhomme de neige
l'un comptait des médicaments
l'autre mâchonnait des crayons
l'un était un enfant
l'autre un traître
le premier allait voir sa famille
l'autre des industries lourdes
Ces deux-là s'endormaient ensemble
et aucun d'eux n'aurait su prédire
qu'il se promènerait un panier sous le bras
que l'autre allait prendre un annuaire
que la nuit serait pour lui sereine

et pour l'autre livrée aux démons
Ils n'étaient pas liés par l'amour
Ni par la peur
ils étaient sans attaches
ils ne savaient jamais où
ils s'en reviendraient toujours
attendre la venue du jour
ils se quittaient sur des baisers
ou des bâillements
ils iraient visiter la Mort jusqu'à
épuiser leur bienvenue
ils iraient visiter la Mort jusqu'à
trouver le bon déguisement.

1964

ENCORE UNE FOIS SURPRIS A IGNORER SANS HONTE LES CYGNES qui enflamment les spectateurs au bord des rivières américaines ; encore une fois surpris à laisser filer un contrat juteux parce que le téléphone entretient un rapport magique avec mon ver solitaire ; encore une fois surpris à quitter l'âge d'homme enguirlandé en grand danger de long repos officiel pendant qu'on fait sa toilette de mort dans les minables chambres historiques de derrière ; encore une fois surpris à humilier l'employé de banque, les yeux dans les yeux, avec le dogme de l'art, les vies qui passent en vous regardant d'un air ahuri, et autres géniaux murmures de comédie ; encore une fois surpris à soupirer après tel ou tel objet comme un ermite embusqué dans la forêt qui aurait la vision d'un parking bondé ; encore une fois surpris à respirer l'odeur de naphthaline des sweaters, à titrer mes films de famille, à désemmeler mes cannes à pêche au saumon victoriennes, farouchement convaincu qu'un monde où règnent les lois du sport nous est promis pour demain ; encore une fois surpris à projeter l'année solitaire idéale qui attend comme le premier amour de chair sur un calendrier de troisième choix ; encore une fois surpris à voltiger comme un cerf-volant qui mange sa ficelle dans les mains qui me nourrissent, et que la conjonction des astres rend verbeux ; encore une fois surpris à me défaire d'un îlot de pureté accessible alors que seul un Pentagone Tiffany corrompue peut m'assurer le pouvoir ; encore une fois surpris à croire que mes amis ont été élevés dans le jardin d'Eden et ne me feront pas de mal lorsque je finirai par perdre mon armure et ma voix ; encore une fois surpris au tout-commencement, rescapé de plusieurs épreuves inutiles, prophète sans disciples, providence pour les masses de demain ; encore une fois surpris à sucrer la vie que je viens d'abandonner, comme un gardien de zoo qui s'est fait jeter et chié par les cacahuètes aux éléphants publicisés et sodomisés ; encore une fois surpris à faire étalage de l'arc-en-ciel pour démontrer que je n'ai droit qu'à ce dont j'ai besoin sur-le-champ ; encore une fois surpris à décanter mon langage de tous ses possibles, de tous sauf du définitif.

1964

LE PORT ETAIT LA, ENCOMBRE DE NAVIRES BLANCS, de mouettes qui montraient tout l'argent qu'il y avait dans la lumière du soleil en tombant du ciel comme des poignées de riz poli, ou en montant en escadrilles de fumée à l'assaut du soleil pour recharger d'argent leurs ailes, avant de repiquer sur les ordures qui flottaient entre deux eaux.

Qui ne donnerait pas son cœur aux choses qui s'élèvent dans les airs, cerfs-volants, avions à réaction ou voile aiguë sur l'horizon ? J'ai essayé de donner plus que mon cœur, j'ai essayé de gager mon dégoût, mon ambition, toutes mes minuscules maladies, j'ai essayé d'exprimer un désir neuf, à peine soupçonnable, mais qui grandissait impérieusement dans la lumière métallique du soleil, comme une culture en germe qui se retrouverait tout à coup dans des conditions idéales de croissance.

Les mouettes continuaient leurs froides acrobaties et refusaient de se charger des barbouillages de mon malaise. Je pense que plus que la faim le ciel était leur maître, elles jouaient pour l'infini ciel bleu, confetti de quelque vaste cérémonie, mariage éternel.

Tu pourras donner tout ce que tu veux aux mouettes, le ciel ne se satisfera pas des barbouillages de ton personnage. Il exige des histoires ; des hommes le ciel exige toute espèce d'histoires, divertissements, broderies, exactement comme il le fait pour ses étoiles et ses constellations. Le ciel n'a que faire de tel trait ou de tel chagrin, il veut l'homme tout entier perdu dans son histoire, abandonné dans les mécaniques de l'action, émouvant ses compagnons, les abandonnant, brûlant les étapes, dansant dans les vieux cercles. Le ciel veut des diagrammes de nos vies, il les engrange comme de petites montres indiscretes, qui sont nos cadeaux de mariage.

IL BOITAIT
comme un chien sur trois pattes
quand il surgit en hurlant
du brouillard

Si tu es la Lumière
donne-m'en un peu
mon vieux

1965

ON M'ENTEND TROP QUAND TU N'ES PAS LÀ
je suis Jean-Baptiste, trahi par l'eau pure
et l'amour miséricordieux, sauvage mais archiconnu
Jean de miel, Jean du temps, au coeur le feu non pas de la
musique, mais le feu, ce feu d'être Lui-même
je suis diminué, je colporte des versions de la Parole
qui ne survivent pas à la pierre cassée des tables
je suis seul quand tu n'es pas là

QUELQUE PART DANS MA SALLE DES TROPHEES la crucifixion et quelques autres sacrifices restaient en bonne place, mais la chair et les ongles grandissaient en se couvrant de rouille et je ne pouvais pas dire où la chair finissait, où commençait le bois, ni sur quel mur les instruments étaient accrochés.

Je passais devant des membres et des visages exposés dans ce musée comme des ustensiles de cuisine suspendus aux murs et certains m'effleuraient le bras lorsque la grande salle en moi se mettait à tourner, mais j'enfonçais les mains dans mes poches avec des sourires vulnérables et poursuivais ma route.

J'entendais par moments les salles derrière moi se plaindre à grands cris dans mon cerveau, et lorsque le cerveau réagissait, par habitude, faiblement, comme s'il s'agissait de l'histoire de quelqu'un d'autre, il comprenait à l'oreille qu'il n'était pas la Reine de cette ruche, mais un faux bourdon.

Là devant moi s'élevait un impossible trophée : le grand ciel brillant vide de tout homme. Magnifique et vide, éblouissant d'une splendeur qui émanait de ma propre chair, le ciel muet lavait sans cesse mon visage sans traits et baignait mon cœur dans ses vagues, pierre rouge translucide. Jusqu'à ce que mes yeux ne puissent plus supporter sa lumière, j'ai vécu là comme chez moi.

Aujourd'hui je sais que je n'ai parcouru que la distance qui me sépare du seuil de ma salle des trophées. Parmi les instruments de mort je me retrouve plus loin du sacrifice que je ne l'étais au commencement. Je ne cherche pas des yeux ni ne plaide envers les pèlerins de passage pour m'aider à me tirer de là. J'appelle cela de la discipline, mais peut-être n'est-ce que de l'orgueil rabaissé.

Je ne suis pas du genre à apprendre à m'entraîner pour habiter le ciel. Ma salle des trophées est vaste et hérissée de béquilles, d'échelles, de liens et de crochets. Contrairement à ce qui se passe dans la cathédrale de l'invalidé, les hommes s'accrochent à ces instruments. Sur un mur dansant de molécules, où rien ne change, moi et mon temps avons notre place.

1959, 1966

J'AI LONGTEMPS CONTEMPLÉ LA GRANDE VILLE
qui pousse ses os et ses organes de feu à travers
l'immense fluoroscope de la nuit.
Le yacht du Roi, comme une broche qu'on aurait avalée
et digérée luit dans le fjord ;
le port concentre sa lumière
comme le diagramme lumineux d'un examen interne.
Où est la maladie que j'étais si sûr de diagnostiquer ?
Où appliquer les impitoyables amputations que j'avais planifiées ?
L'organisme prospère, le squelette vit,
il n'a rien perdu de sa jeunesse.
La notion de ruine n'est qu'une sécrétion de mon corps
que je déverse sur chaque vue
comme un crachat de fenêtres.
Les feux d'un long courrier clignent en croisant la lune,
doux comme les empreintes d'un homme qui bouge en pensée ou prière.
Est-ce là matière pour l'esprit ?
Conduis-moi, feu technique, dans les familles, les cités, les congrégations :
je veux descendre et sillonner les artères invisibles
comme la foule que je ne vois pas d'ici.

Oslo, 1961

J'ETAIS DEBOUT SUR LES MARCHES
au milieu de la nuit,
le vent regorgeait d'argent
la lune était hors de vue.

J'attendais peut-être
mais je savais que tu ne viendrais pas,
la nuit était douce comme la poudre
qu'un papillon de nuit laisse sur les doigts.

Mon anniversaire me traversait
comme un fil la perle d'un collier,
quand à force d'usure il a cédé
j'ai flotté comme une graine.

J'étais debout sur les marches
au milieu de la nuit,
les pissenlits étaient jaunes
les pissenlits étaient blancs.

Es-tu vraiment heureuse
es-tu vraiment envoûtée,
et comment l'amour t'occupe-t-il
d'un moment à l'autre ?

J'ai attendu toute la matinée
et tout l'après-midi,
ma fleur est le pissenlit
ma fenêtre est la lune.

LA NEIGE TOMBE.

Il y a une fille nue dans ma chambre.
Elle contemple le tapis lie-de-vin.

Elle a dix-huit ans.
Elle a les cheveux raides.
Elle n'a pas l'accent de Montréal.

Elle n'a pas envie de s'asseoir.
Elle n'a pas la chair de poule.
Dehors on entend la tempête.

Elle allume une cigarette
au réchaud à gaz.
Elle rejette en arrière ses longs cheveux.

1958

JE SUIS L'OINT DES DIRECTIONS

Arbres et navires

me voient chanceler

comme un poisson dans une explosion de dynamite sous-marine

Béni par la fin du monde

je tournoie sans vaciller

au milieu des girouettes de l'eau

qui voltigent sans fin comme des hélicoptères sans port d'attache

au-dessus de la fête d'atterrissage

1964

CES CARNETS DE NOTES, CES CARNETS DE NOTES !
La poésie n'est pas un substitut pour la survie.
Dans les livres à côté de mon lit
j'ai épuisé ma volonté comme un alphabet.
Quelque chose de mécanique et d'obsolète
scie mon cœur avec les pales
de ces roues invisibles qui maintenaient en l'air
les avions de nos grands-pères.
Est-ce un dieu qui punit,
est-ce une femme qui séduit ?
J'admire les cavaliers de la molécule immaculée,
je me crashe avec ma lourde machine.
Arrogant comme un fermier qui ne veut pas
suivre ses enfants dans les quartiers sordides,
il m'arrive de croire que je suis le seul à coloniser
le ciel avec une poignée de graines.
Je ne souhaite pas payer pour une croyance.
Tous les dieux sont jaloux.
Je ne suis pas un parlementaire
et la Reine n'a pas de favoris.

1966

Ô MON SANG REVENDIQUE-MOI S'IL EST UNE HISTOIRE
en toi que puisse dire mon visage de Juif,
puissant et sacré tu l'es encor, tel le Zohar
montre-moi seulement une grotte secrète
où je devrai me déverser comme du vin,
un vide de l'histoire dont je devrai m'emparer,
et que je comblerai, calme et plein dans ces confins,
en me bonifiant « comme du bon vin sur sa lie ».

1965

DANS LES AMANDIERS LES CITRONNIERS

Le soleil et le vent n'en font qu'à leur idée

Le linge et les papillons confondent leurs blancheurs

Les cheveux de mon amour sont blonds comme du beurre

Des guêpes aux favoris jaunes attendent sereines

Leur nourriture à côté de son plat de porcelaine

A côté de son petit pied des fourmis

Attendent de partager son midi

Qui fit taire les cloches à la ronde

Qui disaient qu'aujourd'hui renaissait le monde

Nous mangerons tous à notre faim, les enfants

Ce matin demain dans mille ans

SUZANNE T'EMMENE
chez elle près de la rivière,
on entend les bateaux qui passent
tu vas passer la nuit près d'elle.
Et tu sais qu'elle est à moitié folle
mais c'est pourquoi tu l'accompagnes
et elle t'offre du thé et des oranges
qui viennent tout droit de Chine.
Et au moment même où tu voudrais lui dire
que tu n'as rien à lui donner,
elle te branche sur sa longueur d'onde
et la rivière répond pour elle
que tu fus son amant de toujours.

Et tu veux voyager avec elle,
tu veux voyager en aveugle
et tu sais qu'elle saura te croire
car à ton âme frémit
son corps parfait.

Jésus était un marin
quand il a marché sur les eaux
et s'est abîmé en contemplation
dans sa tour de bois solitaire
et quand il fut certain
que seuls le verraient les noyés
il dit Tous les hommes seront des marins
jusqu'au jour de la délivrance marine
mais lui-même se brisa
bien avant que le ciel s'ouvrit
délaissé, fait homme,
il sombra sous votre sagesse comme une pierre.

Et tu veux voyager avec lui,
tu veux voyager en aveugle
et tu penses que tu le croiras peut-être
car à son âme frémit
ton corps parfait.

Suzanne te prend par la main
et te conduit à la rivière,
elle porte des haillons et des plumes
qui viennent des comptoirs de l'Armée du Salut.
Le soleil se déverse comme du miel
sur notre-dame du port
elle te montre où regarder
parmi les ordures et les fleurs,
il y a des héros dans les algues
il y a des enfants dans le matin,

ils se penchent aux fenêtres pour l'amour
ils se pencheront ainsi pour toujours
tant que Suzanne tiendra le miroir.

Et tu veux voyager avec elle,
et tu veux voyager en aveugle
et tu es certain qu'elle saura te trouver
car à son âme frémit
son corps parfait.

1966

LE VENT M'A VETU CE MATIN-LA.

Le ciel a dit, fermez les yeux et courez
visage radieux sous l'averse de soleil.

La forêt a dit, qu'importe si je suis vieille
comme l'émeraude, venez à moi en bavardant.

Le village a dit, je suis parfait et compliqué,
ça vous dirait de partir droit devant vous ?

Ma compagne a dit, je me lave les cheveux dans l'eau
que nous avons citernée l'année dernière, elle sent la pierre.

Le vent m'a vêtu ce matin-là,
c'était à la mi-septembre soixante-cinq.

J'AI MIS LE PIED DANS UNE AVALANCHE
Qui m'a englouti l'âme
Quand je ne suis pas un bossu
Je dors au pied d'une colline
Toi qui veux vaincre la souffrance
Apprends à me servir bien
Tu me heurtes sans le vouloir
En descendant chercher de l'or
L'estropié que tu habilles et nourris
N'a jamais faim ni froid
Je ne mendie aucune compagnie
Au centre du monde
Quand je suis sur un piédestal
Je suis hors d'atteinte
Tes lois ne m'obligent pas
A m'agenouiller grotesque et nu
Je suis moi-même le piédestal
Des choses que tu contemples
Toi qui veux vaincre la souffrance
Apprends à me rendre bon
Les miettes d'amour que tu m'offres
Sont les miettes que j'ai laissé tomber
Ta souffrance ne vaut pas créance
Elle n'est que l'ombre de ma plaie
J'en suis à t'appeler
Moi qui ne demande rien
J'en suis à te désirer
Moi qui n'ai pas de besoin
L'avalanche à laquelle tu frappes
Est inhabitée
Ne te vêts pas de haillons pour moi
Je sais que tu n'es pas pauvre
Ne m'aime pas aussi féroce
Lorsque tu doutes
C'est ton monde bien aimé
Et ta chair que je porte